

A woman wearing a black headscarf and a black garment with intricate lace detailing is holding a framed portrait of a woman. The portrait shows a woman with dark hair and a serious expression. The background is dark with large, stylized white arrows pointing left and right.

NAZIRAN  
AVEC CÉLIA MERCIER

# BRÛLÉE À L'ACIDE

TÉMOIGNAGE

“À l’aube de mes 20 ans,  
en pleine nuit,  
on m’a versé de l’acide  
sur le visage.”

Flammarion



# NAZIRAN BRÛLÉE À L'ACIDE

Naziran a 22 ans et elle n'a plus de visage. Ses traits ont fondu, sa peau est rongée, ses yeux sont aveugles. Il y a deux ans, en pleine nuit, on lui a versé de l'acide sur le visage pendant qu'elle dormait. Pour la tuer, pour se débarrasser d'elle, définitivement. Mais Naziran, laissée pour morte, a survécu.

Un véritable parcours du combattant pour cette jeune paysanne pakistanaise, dont la vie n'a été qu'une succession de violences et d'humiliations : son père, un homme brutal et peu aimant, la marie de force à 13 ans. Son époux la frappe sous prétexte qu'elle ne lui donne pas d'héritier mâle. Après la mort de son mari, sa belle-famille l'oblige à épouser son beau-frère, un homme bien plus âgé qu'elle et déjà marié. On ordonne même à la jeune femme de donner l'un de ses enfants à une tante.

Mais aujourd'hui, Naziran veut retrouver sa dignité de femme, d'être humain. Elle ose témoigner pour que soient reconnues toutes les victimes de la pire torture qui soit : celle de l'acide.

*Avec la collaboration de Célia Mercier, journaliste, grand-reporter, spécialiste du Pakistan.*

*Ce livre est publié avec le soutien  
et la collaboration de l'ONG  
Acid Survivors Foundation.*

Flammarion

# Brûlée à l'acide



Naziran  
Avec Célia Mercier

# Brûlée à l'acide

Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-4453-5

## Préface

Pakistan, Islamabad, aux portes de la ville jardin, centre de réhabilitation d'Acid Survivors Foundation (ASF) : dans un bureau de 20 m<sup>2</sup> à la décoration couleur de braise, sur une étagère en bois noir, repose le dossier numéro 1210708A...

Derrière ces chiffres, ces feuilles de papier et quatre ou cinq photos, se cache l'une des pires formes de violence qui puisse être infligée à un être humain : le vitriolage, plus communément nommé « attaque à l'acide ». Quelques gouttes, une bouteille, parfois des litres de produit corrosif lancés au visage ou à la tête de quelqu'un et un terrible processus s'enclenche. L'acide va progressivement, vicieusement, profondément brûler la peau, pénétrer les tissus, parfois même atteindre les os. Résultat ? La victime, généralement une femme ou une jeune fille victime de violence domestique ou ayant refusé un mariage ou des avances, est défigurée, ses membres sont déformés, contractés voire détruits, et l'acide atteignant les yeux peut également rendre aveugle. Outre l'ineffable souffrance physique qui accompagne les contractures, la

chirurgie réparatrice et esthétique, la physiothérapie, les victimes vont connaître une réelle torture morale et sociale : du jour au lendemain, les voilà rejetées de leur communauté, montrées du doigt telle une bête sauvage. Les dépressions, les tendances suicidaires sont fréquentes, et l'incroyable défi se dessine alors : comment repenser, reconstruire sa vie lorsqu'on est perçu comme un monstre vivant ? Comment réaliser qu'au fond on a jamais cessé d'exister ? Comment redevenir femme à part entière, citoyenne autonome et respectée, consciente de ses droits, de ses devoirs, et capable de les défendre ?

Ces questions, Naziran a tenté d'y répondre, et ce sont ces interrogations salvatrices, cet extraordinaire cheminement intérieur et personnel que nous fait partager ce livre.

Enfin, ces lignes nous racontent également un combat unique qui nous dépasse, nous révolte, nous émeut, nous inspire, mais qui nous amène aussi à réfléchir sur ce que nous sommes, sur notre action en tant qu'animal politique et social : quand j'ai rencontré Naziran, elle oscillait entre la vie et la mort ; sa lutte, ses victoires, ses chagrins, ses peurs, ses progrès de tous les jours et l'élaboration de son projet de vie ont été l'occasion d'observer le monde, les autres et de m'observer moi-même via une nouvelle grille de lecture : ma vision du bonheur et de la justice ne ressemble pas toujours à celle de Naziran, mais cette dernière m'a rappelé que je ne savais pas tout, pas mieux, que j'avais encore tant à apprendre, à faire...

L'action de Naziran, c'est donc avant tout un hymne à la liberté, à l'humilité et à la tolérance. Mais si Naziran incarne désormais l'Espoir, elle rappelle aussi que le

## *Brûlée à l'acide*

chemin vers un monde sans attaque à l'acide est encore loin : le vitriolage ne connaît en effet, à ce jour, aucune frontière géographique, culturelle, linguistique ou religieuse, il existait au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, et sévit aujourd'hui en Ouganda, en Éthiopie, en Zambie, au Yémen, en Afrique du Sud, en Colombie, au Bangladesh, au Pakistan, en Inde, au Cambodge, au Népal, au Japon, en Malaisie, au Royaume-Uni et en Bulgarie. À l'exception du Bangladesh, le phénomène s'étend. Il est donc essentiel d'œuvrer ensemble pour mettre fin à l'une des pires formes de violation des droits de l'homme qui puisse exister.

Au Pakistan, ASF – en coopération avec le gouvernement pakistanais, les activistes et les communautés locales, UNIFEM, UNDP, DIFD, UNOPS, ASTI, Français du Monde et les survivants des attaques à l'acide dont Naziran – est en train de faire proposer une loi au parlement fédéral et aux assemblées provinciales pour que la vente de l'acide soit contrôlée, régulée, que les coupables soient sévèrement punis et que les survivants des attaques bénéficient gratuitement de soins médicaux et de programmes de réinsertion adéquats : cette loi que chacun espère, nous la dédions à Naziran, aux Pakistanais, et à toutes les autres victimes du vitriolage...

Valérie Khan  
Présidente d'Acid Survivors Foundation  
[www.acidsurvivorspakistan.org](http://www.acidsurvivorspakistan.org)



## Prologue

« Entrez, elle est ici. » J'ai un peu d'appréhension en pénétrant dans la chambre. Nous sommes dans les locaux d'Acid Survivors Foundation à Islamabad, une ONG qui soigne et réhabilite les victimes de l'acide. On m'a prévenue. Naziran, la jeune femme qui m'attend souffre de brûlures épouvantables.

J'ai réalisé plusieurs reportages sur ces femmes défigurées, brûlées à l'acide ou au kérosène, j'ai vu ces visages aux traits fondus et difformes, ces corps martyrisés, à l'agonie sur des lits d'hôpitaux crasseux au milieu des mouches. Sans jamais m'y habituer.

Je m'étais promis de ne pas me laisser impressionner, je ne voulais pas que cette jeune femme sente ma gêne. Je m'étais préparée. Pourtant devant cette femme sans visage, j'ai réprimé un mouvement d'effroi. L'atroce violence subie se lisait sur ses traits. Une violence inouïe, abjecte et irréversible. Ses yeux, son nez et ses lèvres avaient disparu. Son visage n'existe plus. Le choc initial dissipé, je lui ai serré la main et je me suis assise près d'elle. Naziran voulait raconter son histoire et je devais l'aider. Avec ma traductrice, nous avons ainsi passé

plusieurs semaines à l'écouter, l'interroger et à la reconforter lorsque les larmes se mettaient à rouler sur ses joues. Au fil des jours, se dessinait la vie sidérante de cette petite paysanne d'un village perdu du Pendjab. J'ai découvert la jeune femme pétillante et sensible qui vivait derrière ce masque de chair suppliciée. Elle revenait de loin, de si loin... Naziran, survivante de l'enfer.

J'ai parcouru la région où elle est née, sillonné de pistes étroites et de petits villages. Dans cette contrée agricole où poussent les mangues, le coton et la canne à sucre, plane encore l'esprit des soufis. C'est une terre qui abrite de nombreux mausolées sacrés où sont enterrés des mystiques venus d'Asie centrale et d'Iran. Considérés comme des saints, ces hommes ont converti la population locale à l'Islam par la musique et la poésie. Aujourd'hui, même si le culte des saints perdure, cette région appauvrie et délaissée est devenu un vivier de recrutement pour les groupes fanatiques qui envoient une jeunesse sans avenir faire le djihad. Les groupuscules sectaires, qui prônent la haine de la minorité chiite, y ont leurs fiefs. C'est aussi une région féodale, où règnent de grands propriétaires terriens. Ces derniers maintiennent les paysans dans une condition moyenne et une ignorance crasse. Moins les villageois sont éduqués, plus ils sont exploitables. Dans cette région, la violence, nourrie par la pauvreté et l'illettrisme, est une norme quotidienne. Ici se concentrent tous les problèmes sociaux du pays : les viols, les mariages d'enfants, la violence domestique. Dans ce contexte patriarcal, les femmes sont une main-d'œuvre soumise et corvéable qui récolte le coton, coupent la canne à sucre, traitent les animaux, élèvent leurs nombreux

## *Brûlée à l'acide*

enfants et s'occupent de leurs foyers. Et sur ces terres, les crimes sont fréquents. Pour punir une famille, on viole, on tue ou on brûle les femmes...

Depuis dix ans, une nouvelle arme fait des ravages : l'acide. Dans cette province très agricole, les canaux d'irrigation, legs de l'empire britannique, ont permis le développement de la culture du coton. L'acide y est utilisé au printemps pour nettoyer les graines de coton avant les semis. Le liquide fatal est disponible à un prix très bas (40 roupies soit environ 40 centimes d'euros) dans la plupart des échoppes. L'acide est aussi fréquemment utilisé pour déboucher les égouts, laver les machines agricoles, les salles de bain. L'acide est un produit facile à se procurer, peu cher, dont la vente n'est pas contrôlée. C'est donc une arme à la portée de tous. Une arme implacable qui détruit dans son sillage des dizaines de vies. Il suffit d'un flacon pour créer des ravages... Cette forme de violence sadique vise à détruire la victime au plus profond d'elle-même. Celle-ci survit généralement à ses blessures dans des souffrances innommables et reste défigurée à vie.

Ces dernières années, le nombre d'attaques à l'acide est en constante augmentation. En 2007, trente agressions à l'acide ont été répertoriées par Acid Survivors Foundation. En 2009, l'ONG en recensait quarante-huit. Mais le nombre réel d'attaque est estimé à plus de cent cinquante, toutes les victimes n'osent pas porter plainte et certaines meurent sans laisser de traces. Les victimes sont généralement des femmes jeunes, peu éduquées et de milieu pauvre. Une minorité (25 %) sont des hommes, attaqués à la suite de disputes familiales,

de jalousie, de rivalité commerciale... L'agresseur est presque toujours un homme, de milieu pauvre. Les enfants blessés par des jets d'acide sont essentiellement des dommages collatéraux.

Les motifs sont de deux sortes : Économique et sexuel. Économique car il peut s'agir d'un règlement de compte lié à une dispute autour d'une propriété, de champs, des affaires d'héritage. Dans cette région agricole, la terre est la chair et le sang d'une famille. Lorsque deux hommes se disputent un terrain, l'un des deux peut vitrioler la femme ou la fille de l'autre pour se venger. En punissant la femme, on punit la famille. Il y a également le problème de la dot : une belle-famille peut se venger sur une jeune épouse qui n'a pas apporté la dot escomptée. Ou bien sur une veuve qui refuse d'abandonner son patrimoine. Sexuel dans le cas d'une femme, d'une adolescente qui a refusé des avances ou une demande en mariage. Le prétendant se sent offensé. Il veut la punir de telle sorte qu'elle ne pourra jamais appartenir à un autre. Il y a aussi les crimes passionnels, les jalousies, les disputes de couple... Et puis ce qu'on appelle le « crime d'honneur ». Le mari ou la famille se considère déshonoré par une femme et la punit.

Les conséquences physiques sont irréversibles. Les parties du corps les plus touchées sont le visage, symbole de la beauté et de la féminité, ainsi que le buste, les épaules, la poitrine et le dos, et parfois les parties génitales. Le taux de survie des victimes de l'acide est élevé mais les dégâts causés par leurs blessures sont désastreux, car l'acide dissout la peau et même les os qui se fondent ensemble. Le poison reste un temps dans l'organisme et continue à dégorger. Il est donc difficile de prévoir

## *Brûlée à l'acide*

l'étendue des dommages. Pendant la convalescence, la peau gondole, elle doit être hydratée en permanence et compressée. Les brûlures finissent par guérir mais les cicatrices se contractent, elles évoluent et peuvent empirer avec le temps. Des séances de kinésithérapie sont indispensables sinon un handicap permanent s'installe. Plus le patient est traité rapidement, meilleurs sont les résultats. Les traitements sont très longs, un patient brûlé à l'acide nécessite une vingtaine d'opérations en moyenne. Elles sont espacées car il faut faire des séances de kinésithérapie entre chaque chirurgie. La première étape, c'est l'excision de la peau brûlée, puis viennent les greffes. Et enfin la chirurgie réparatrice : il faut reconstruire la bouche, le cartilage du nez, les oreilles, relâcher des contractures, implanter des cheveux. Les conséquences psychologiques sont évidemment dramatiques. Les victimes sont profondément traumatisées, traversent des épisodes dépressifs avec parfois, des tendances suicidaires.

Dans les villages, les victimes sont parfois rejetées par leur communauté qui considère qu'elles sont responsables de ce qui leur est arrivé. Elles deviennent un fardeau pour leur famille. Certaines passeront le reste de leurs vies recluses dans leur foyer, trop honteuses de leur aspect pour oser. D'autres sont envoyées mendier sur le bord des routes, exhibées comme des bêtes de foire pour ramener de l'argent.

Les patients soignés par Acid Survivors Foundation entament un long processus de réhabilitation. Ils doivent apprendre à gérer le regard des autres et développer des compétences pour s'en sortir. Il y a des phases de découragement, mais une fois que la personne

a envisagé un projet de vie, elle se bat pour le construire. Cela peut être un retour dans la famille, reprendre des études, apprendre un nouveau métier : Navid veut être éducateur spécialisé, Nassim est nouveau, Mai a son troupeau de vaches et vit avec ses enfants. Zafar veut apprendre la danse et la musique. Sahida fait de la couture à domicile. Naila a pris des cours par correspondances pour devenir médecin.

Longtemps, l'impunité et la loi du silence ont régné. Une victime pauvre, vulnérable et traumatisée, n'est pas en état de se défendre. Pour porter plainte, il faut déjà payer un bakchich aux policiers. Mais si l'agresseur les paie plus grassement, la plainte risque de ne jamais aboutir. Lorsque l'affaire suit son cours malgré tout, les agresseurs peuvent aussi corrompre les juges. Ils sont alors libérés en échange de simples compensations financières. Certains écopent malgré tout de courtes peines de prison. Parfois, lorsque les agresseurs sont des membres de la famille, ils font eux-mêmes de fausses déclarations à la police à la place de la victime agonisante sur son lit d'hôpital. Depuis 2002, une nouvelle loi permet toutefois aux docteurs d'enregistrer directement la déclaration d'un patient, mais ces derniers n'ont souvent pas envie d'aller au procès et préfèrent se tenir éloignés de ces disputes familiales. Depuis 2009, les choses bougent pourtant. Avec la médiatisation, la population prend conscience de l'horreur de ces crimes. Les journalistes suivent ces affaires et dénoncent ces pratiques. Le nouveau président de la cour suprême du Pakistan, Iftikhar Chaudhry, se présente officiellement comme un défenseur des droits de l'Homme. On peut

## *Brûlée à l'acide*

donc espérer un changement de mentalité au sommet du système judiciaire. Un jugement historique dans une affaire d'attaque à l'acide a ainsi été rendu en 2009. L'un des agresseurs avait été libéré par un tribunal après avoir corrompu le juge. La cour suprême, saisie de l'affaire, l'a finalement condamné à une peine de douze ans de prison et à une compensation de 1,2 million de roupies. Le président de la cour suprême a réclamé dans la foulée un changement législatif avec une régulation de la vente et de l'utilisation de l'acide, et une punition plus sévère des agresseurs...

Un projet de loi a été bouclé ces derniers mois. Sera-t-il voté un jour ? Un autre projet de loi très ambitieux sur la violence domestique et la protection des femmes est toujours en souffrance depuis un an, bloqué par des islamistes qui redoutent l'émancipation des femmes.

Célia Mercier



## Introduction

Je sens quelqu'un qui m'attrape le bras sans ménagement. C'est une vieille femme, je crois. Elle a une voix stridente, désagréable. Elle me dit que cela ne va pas être douloureux, que ça ne va durer que quelques secondes. Je flotte dans un brouillard opaque, une nuit de douleur. J'essaie de me débattre mais je n'arrive pas à bouger. Je voudrais lui dire de me laisser tranquille. Un gémissement rauque sort de ma gorge. La femme insiste, maintient mon bras fermement. Mes doigts se tordent, se crispent, je tente de la repousser... Je n'en ai pas la force. Ma main n'obéit pas. Elle retombe, trop faible. Je sens une aiguille pénétrer dans mon bras, trouer la peau, rentrer dans la veine. Je voudrais arracher cette pointe de métal. Mais la piqûre est déjà finie. Ma douleur s'estompe peu à peu. Je sombre dans un trou noir, je me noie.

Je me réveille, la douleur est revenue. Une odeur insoutenable de brûlé mêlée à des effluves de détergent me donne la nausée. Un liquide acide remonte dans mon estomac. J'ai encore envie de vomir, mais je n'y arrive pas. Ma gorge brûle. Mon visage est en feu, je sens

la peau à vif. Tout est noir, pourtant je sais que ce n'est pas la nuit. J'entends du bruit autour de moi. Un lit en ferraille qui roule et se cogne contre un mur. Des pas précipités, des gémissements de femme. Puis une voix qui chuchote. Des murmures indistincts. Quelqu'un rentre dans la pièce et manipule un objet en métal. Une nouvelle aiguille dans mon bras. Je m'effondre à nouveau.

Un hurlement me réveille. C'est ma sœur Farah<sup>1</sup>. Elle est terrifiée. Elle se lamente tout haut. Elle crie qu'on a tué sa sœur. D'autres voix encore. Celle plus grave de mon frère Salim. Il essaie de reconforter ma sœur. Je reconnais aussi maman qui sanglote. Que s'est-il passé ? Je me souviens de la nuit, je dormais. Et soudain un liquide brûlant sur mon visage... Je flotte dans mon brouillard nauséeux. Je me sens partir. Des bruits de pas. Ma famille s'éloigne, ils s'en vont, ils me laissent ici toute seule. Dans le noir.

Je suis dans un demi-sommeil, je meurs de soif. Ma gorge est desséchée comme du carton, comme le désert du Thar. Je rêve d'une pluie de mousson, des trombes d'eau soudaines qui me rafraîchiraient, qui m'emporteraient avec elles vers la rivière Chenab. Le courant m'emmène à la dérive. Je sursaute. C'est la voix de Fawad, mon mari. Un timbre pourtant familier qui me glace tout à coup. Je tremble de l'entendre si près de moi. Comme une menace diffuse, un danger que je n'arrive pas à nommer. C'est bien Fawad. Il discute

---

1. Dans un souci de respect de la vie privée, les noms ont été changés.